

—Courage !—criait-il.—On vient... Comment êtes-vous ?... Comment est-il ?

—Son cœur bat toujours contre le mien .. Jg le réchauffe dans mes bras... je n'ai pas peur...

La lune descendit derrière les hautes cimes, et l'abîme ne fut plus que ténébres, et le guide jeta encore son cri d'espérance au fond du gouffre.

—Comment êtes-vous ?... comment est-il ?.. On vient...

Et le même cri passionné monta des profondeurs du glacier où Marguerite était ensevelie avec son fiancé.

—Son cœur bat toujours contre le mien.

Enfin les aboiements des chiens, une lueur lointaine répandue sur la neige annoncèrent que les secours arrivaient. Vingt hommes, des lanternes, des torches, une litière, des cordes, des draps, du bois pour faire un grand feu, tout cela venait à la fois. Le cri sauveur descendit encore.

—Dieu merci tout est prêt !.. Comment vous trouvez-vous ?... Est il mort ?...

Le cri désespéré répondit.

—Nous enfonçons dans la glace et nous avons un froid mortel. Son cœur ne bat plus contre le mien. Ne laissez descendre personne, car le poids de nos deux corps est assez lourd. Faites seulement glisser la corde.

On alluma le feu. La clarté des torches illumina le bord de l'abîme, on y fixa les lanternes, et la corde descendit.

D'en haut on la voyait, la vaillante jeune fille, attacher la corde, de ses doigts engourdis, au corps de son fiancé.

Le cri monta au milieu d'un silence mortel.

—Tirez doucement.

Elle, on la voyait toujours au fond du gouffre tandis que, lui, flottait déjà dans l'air.

Aucun vivat ne se fit entendre lorsqu'on le déposa dans la litière. Quelques uns des hommes prirent soin de lui tandis que l'on faisait redescendre la corde.

Le cri monta une dernière fois au milieu du même silence de mort.

—Tirez.

Mais lorsqu'ils la saisirent, elle, au bord du précipice, alors ils firent retentir l'air de leurs cris de joie ; ils pleuraient, ils remerciaient le ciel, ils baisaient ses pieds et sa robe ; les chiens la caressaient, léchaient ses doigts glacés.

Elle s'échappa, courut vers la litière, et, se jetant sur le corps de son fiancé, posa ses deux belles mains sur ce cher cœur qui ne battait plus.

CHAPITRE XVI

LE MEURTRIER.

Obenreizer est revenu à Neufchatel, sans repasser par le Simplon. Il ne sait rien de ce qui est survenu après le meurtre. Comment pourrait-il se douter qu'on a retrouvé le corps de George Vendale, et que ceux qui l'ont retrouvé connaissent le nom de son assassin ? Cependant obenreizer n'a point profité de son crime. Deux malheurs sont venus fondre sur lui coup sur coup. La maison Defresnier et Cie l'a chassé, et sa nièce qu'il avait laissée en Angleterre, s'est révoltée contre son autorité et refuse de le rejoindre sous aucun prétexte.

La maison Defresnier n'a formulé aucun grief positif contre obenreizer. Ce dernier a réclamé contre son renvoi. Il a demandé ce qu'on lui reprochait. Pas de réponse. Il a écrit de nouveau en demandant ce qu'on voulait qu'il pensât de ce silence. Cette fois, on lui a répondu : " M. obenreizer est libre de penser ce que bon lui semble, et ce qu'il pensera n'importe guère à Defresnier et Cie. "

Encore, si la maison Defresnier donnait à entendre qu'il eut commis quelque action coupable, obenreizer qui connaît la loi saurait comment se comporter avec elle. Mais que faire à des gens qui ne disent rien, et qui répondent à des gens qui ne vous accusent pas ?

Marguerite non plus n'a rien dit. Mais elle s'est placée sous la protection de M. Bintrey ; et obenreizer qui connaît la perspicacité de sa nièce, sait aussi que Bintrey est un rude jouteur.

Cependant la réputation d'obenreizer n'est pas irrévocablement perdue. Après son renvoi de la maison Defresnier, il a été recueilli par un notaire de Neufchatel, Maître Voigt, qui avait été jadis un ami de son père. Maître Voigt détestait de voir un homme persécuté. Quand il a vu qu'une maison si respectable qu'elle soit, pouvait détruire sans raison la situation d'un jeune homme dont il avait connu le père, il a naturellement tendu la main à celui qui souffrait, et lui a offert le moyen de se refaire une carrière, comme principal élève et héritier présomptif de son étude.

C'est dans cette étude qu'obenreizer attend, non sans une secrète inquiétude, la visite de M. Bintrey, venu tout exprès de Londres pour s'expliquer avec lui sur la révolte de Marguerite.

Quelques jours auparavant, il a appris avec un étonnement voisin de la stupéfaction, que Maître Voigt avait eu autrefois un client anglais du nom de Vendale. Il songe que ce nom est bien rare et qu'en dehors de George Vendale, il n'a rencontré ni connu, en Angleterre, personne qui le portât. Le monde est-il véritablement si petit, que même après sa mort il ne puisse s'éloigner de sa victime ?

Le meurtrier a fouillé tout les dossiers de l'étude. Il vient de trouver dans le fond d'une armoire, cinq boîtes contenant des liasses de papiers. Les quatre premières portaient des noms écrits en français et en allemand. Le nom de la cinquième était illisible. obenreizer l'a apporté sur sa table pour l'examiner plus à l'aise. . . Miracle ! Sous une couche épaisse de taches produites par la poussière et par le temps, il a lu le nom de Vendale !

Il a ouvert la boîte, tiré quatre papiers détachés et commencé à les parcourir. Tout à coup ses traits se sont troublés, une vive surprise s'est peinte sur son visage blêmi. Il a mis sa tête dans ses mains pour réfléchir ; puis il s'est décidé à prendre copie de ces papiers qu'il aurait payés bien cher du temps de la vie de George Vendale et qui lui arrivent maintenant trop tard !

CHAPITRE XVII

LA FLECHE DU PARTHE

Le premier soin de Bintrey en arrivant à Neufchatel fut d'avoir une longue conférence avec Maître Voigt, et de requérir sa présence lors de l'entretien qu'il devrait avoir le lendemain matin avec M. obenreizer.

Le lendemain l'entrevue eut lieu à l'heure dite.

—Allons droit au fait,—dit Bintrey à obenreizer,—après avoir reçu le salut de ce dernier, avec une politesse grave et réservée. Je suis ici pour représenter votre nièce.

—En d'autres termes, vous, homme de loi, vous êtes ici pour représenter une infraction à la loi.

—Admirablement engagé,—s'écria l'Anglais,—si tous ceux à qui j'ai affaire étaient aussi nets que vous, que ma profession deviendrait aisée ! Je suis donc ici pour représenter une infraction à la loi. Voilà votre façon à vous d'envisager les choses ; mais j'ai aussi la mienne et je vous dis que je suis ici pour essayer d'un compromis entre votre nièce et vous...

—Pour discuter un compromis,—interrompit obenreizer,—la présence des deux parties est indr. sensible... Je ne suis pas l'une de ces deux parties. La loi me donne le droit de contrôler les actions de ma nièce jusqu'à sa majorité. Or, elle n'est pas majeure. C'est mon autorité que je veux ; et si ma nièce n'est pas rendue à ma autorité sous huit jours, j'invoquerai la loi. Si vous résistez à la loi, je saurai bien la prendre de force.

En même temps, il se dressait de toute sa taille. Maître Voigt regarda autour de lui, vers une porte brune située au fond de la pièce, à l'extrémité opposée à celle par laquelle obenreizer était entré.

—Ayez pitié de cette pauvre jeune fille,—reprit Bintrey avec insistance.—Rappelez-vous qu'elle a tout récemment perdu son fiancé. Il est mort d'une mort affreuse... Rien ne pourra donc vous toucher ?